

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 48

Artikel: Le cercle
Autor: E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185413>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Le Cercle.

L'Athénien passait son temps sur la place publique ; les Romains avaient le forum ; nous autres modernes nous cultivons le cercle. C'est notre forum à nous : c'est là que les intelligences se rencontrent, que les principes se discutent et que du choc des opinions jallit la lumière. Un cercle peut, à l'occasion, devenir une puissance.

C'est le côté lumineux de la question. Mais l'envers en est plein de ténèbres. L'Athénien qui donnait tout son temps à la place publique et aux affaires de l'Etat avait des esclaves qui travaillaient pour lui. L'homme libre ne faisait rien, rien que des discours ou des batailles. Nous avons bien le cercle, mais nous n'avons pas d'esclaves ; c'est contraire à la constitution. Il y a donc antagonisme possible entre le cercle et le travail.

Et puis, dans le ménage contemporain, Madame joue un tout autre rôle que dans la famille antique, d'où collision à prévoir entre Madame et le cercle.

Après ça, le cercle pris à doses modérées, est un remède souverain contre bien des maux. On y trouve un bon feu en hiver, de la glace en été et mille ressources contre un intérieur orageux. Mais il faut, en bonne économie, tenir compte des droits auxquels nous avons fait allusion. Si vous méconnaissiez ceux-ci, gare les scènes et les larmes.

Aussi l'habitué cherche-t-il bien souvent, par gain de paix, à cacher ses allées et venues. Quand Monsieur va au cercle, il a mille et une excuses pour sortir et, s'il rentre tard, c'est sur la pointe des pieds. Tel qui fait le fanfaron et passe pour le maître du logis a soin de laisser au corridor son habit imprégné des âcres senteurs de la nicotine.

On ne saura jamais toutes les ruses qui ont été inventées pour excuser les rentrées tardives, pieux mensonges ou adroits stratagèmes, qui n'ont pour but que la paix du ménage. Il en est de très ingénieux. L'autre jour, deux habitués causaient mystérieusement :

— Dites-moi donc, cher monsieur, comment se fait-il que, lorsque vous rentrez tard, on vous entende toujours crier, même si vous êtes absolument seul : « Bonne nuit, Monsieur le conseiller, votre serviteur, Monsieur le conseiller ? »

— C'est un secret, mais, entre nous, je puis

vous le dire. Si ma femme voit et qu'elle entende ces quelques paroles, elle se figure que j'ai passé la soirée avec un conseiller et, pour l'honneur que ça me procure, elle me laisse en paix.

Le cercle est le paradis du vieux garçon ; c'est son intérieur, c'est son tout, c'est sa vie. Non pas qu'il n'ait aussi ses attaches. Tout le monde doit ici-bas porter sa croix. Un sage a dit que si les maris portaient mieux la leur, mesdames leurs épouses feraient de belles économies sur leur chaussure. Le vieux garçon lui, a ses habitudes et ses manies, un esclavage comme un autre. Il croit à l'hygiène et à ses heures réglées. N'avez-vous jamais entendu ce dialogue :

— Restez donc encore un instant, cher ami ; pourquoi partir si tôt ? Il n'est que minuit moins dix.

— Non, non, impossible, il faut que je rentre. Vous savez, le sommeil avant minuit !...

Le plus étonnant, c'est que les hommes qui, depuis l'antiquité, ont toujours eu un lieu de réunion pour causer à leur aise, et Dieu sait s'ils en profitent, donnent encore à la femme le monopole du bavardage.

Or, on cause beaucoup au cercle. Exemple : on demandait à un fidèle habitué :

— Pourquoi, je vous prie, restez-vous toujours le dernier, si tard qu'on prolonge la soirée ?

— Par prudence.

— Comment ça ?

— Pour être bien sûr que personne ne dira du mal de moi après mon départ.

Ce n'est pas que le cercle n'ait aussi ses grands silencieux, ceux dont on a dit : ils ne disent rien, mais ils pensent. A ce point de vue, les opinions sont libres, comme aussi la consommation. C'est ainsi que vous y rencontrez l'homme frugal qui se contente de sa demi-tasse durant plusieurs heures et le consommateur à la constitution robuste, qui fait de son estomac une horloge :

— Bonsoir, depuis quand êtes-vous là ?

— J'en suis à la première chopine.

A peu près comme ces villageois allemands à qui vous demandez quelle distance il y a jusqu'au prochain village, et qui vous répondent :

— Deux pipes.

Ce qui ne veut pas dire qu'on tolère la réclama-

tion typique du buveur déprimé qui murmure vers minuit :

— Garçon, apportez le livre d'adresses, que je voie où je demeure !

De telles choses ne se passent pas au cercle. Songez donc, ce serait un cercle vicieux ! E.

Un de nos abonnés d'Orbe nous écrit :

Je vous envoie la copie d'une anecdote racontée il y a environ trois cents ans (en 1570) par Joubert, dans son ouvrage sur les *erreurs populaires en fait de médecine et de régime de santé*. Il m'a paru qu'en présence du charlatanisme qui s'étale à la quatrième page des journaux et le nombre toujours croissant des meïges, elle pouvait avoir quelque intérêt. Je la transcris textuellement, dans le style et l'orthographe de l'époque. ***

On dit que le duc de Ferrare, Alphonse d'Este, mit quelquefois en propos familiers de quel métier il y avait plus de gens ; l'un disait : de cordonniers ; un autre, de mariniens ; qui, de laboureurs ; qui, de chicaneurs. Gonelle, fameux bouffon, dit qu'il y avait plus de médecins que de tout autre sorte de gens, et gage contre le duc, son maître (qui rejetait cela bien loin), qu'il le prouverait dans vingt-quatre heures.

Le lendemain matin, Gonelle sort de son logis avec un grand bonnet de nuit et un couvre-chef qui lui bandait le menton, puis un chapeau par dessus ; son manteau haussé sur ses épaules. En cet équipage, il prend la route du palais de Son Excellence, par la rue des Angés.

Le premier qu'il rencontre lui demande qu'est-ce qu'il a ; il répond : Une douleur enragée de dents. — Ah ! mon ami, dit l'autre, je sais la meilleure recette du monde contre ce mal-là, et la lui dit. Gonelle écrit son nom en ses tablettes, faisant semblant d'écrire la recette. A un pas de là, il en trouve deux ou trois ensemble, qui font semblable interrogatoire, et chacun lui donne un remède ; il écrit leur nom comme du premier ; et ainsi, poursuivant son chemin tout bellement du long de cette rue, il ne rencontre personne qui ne lui enseignât quelques recettes différentes l'une de l'autre, chacun lui disant que la sienne était bien éprouvée, certaine, infailible : il écrit le nom de tous. Parvenu qu'il fut à la basse-cour du palais, le voilà environné de gens (comme il était connu de tous) qui, après avoir entendu son mal, lui donnèrent force recettes, que chacun disait être des meilleures. Il les remercia et écrivit leurs noms aussi.

Quand il entra en la chambre du duc, Son Excellence lui crie de loin : Eh ! qu'as-tu, Gonelle ? Il répond tout piteusement et marmiteux : Le mal de dents le plus cruel qui fut jamais. Adonc, Son Excellence lui dit : Eh ! Gonelle, je sais une chose qui te fera passer incontinent la douleur, encore que la dent fût gâtée. Brassavolo, mon médecin, n'en pratique jamais de meilleures. Fais ceci et cela et incontinent tu seras guéri.

Soudain Gonelle, jetant bas son attirail et sa coiffure, s'écria : Et vous aussi, Monseigneur, êtes médecin ?... Voyez-ci combien j'en ai trouvé, depuis mon logis jusqu'au vôtre ; il y en a plus de deux cents, et je n'ai passé que par une rue ; je gage d'en trouver plus de dix mille si je veux aller partout. Trouvez-moi autant de personnes d'un autre métier.

Les devoirs des maris. — Nous trouvons sous ce titre, dans un journal anglais, le secret des bons ménages, que nous nous empressons de donner à nos lecteurs :

En premier lieu, un mari doit sympathiser avec tous les soucis et les travaux de sa femme. Les hommes ne sont que trop enclins, au milieu du

tourbillon des affaires, d'oublier que les soucis domestiques sont aussi lourds et fatiguants pour leurs femmes. Ils réclament trop souvent, à leur rentrée au foyer, un accueil sympathique et des attentions, alors que, de leur part, ils n'en agissent point ainsi. Un mot, un simple regard d'amitié, en rentrant, soulage bien le poids des soucis du cœur d'une femme. Ensuite, les hommes doivent mettre leur confiance en leurs femmes ; les tenir au courant de leurs plans comme de leurs projets, et surtout de leurs inquiétudes et de leurs embarras ; car l'instinct d'une femme vaut mieux que toute la sagesse masculine, et l'appui moral de l'épouse est un puissant secours aux efforts d'un mari dans l'intérêt commun.

Les hommes devraient toujours témoigner de leur amour pour leur femme, par leurs constantes attentions, par leur manière de les traiter, et par ces mille et un petits services qui, sans avoir de valeur en eux-mêmes, font cependant toute la différence entre une vie de tristesse et une existence heureuse et paisible.

Par dessus tout, les hommes doivent se garder de traiter leur femme impoliment ou avec une rudesse qui puisse leur faire croire qu'elles seules dans ce monde n'ont pas droit à leur respect et à leur considération, et qu'elles leur sont inférieures. Ils ne devraient jamais oublier la délicatesse de sentiments de la femme, ainsi que le besoin qu'elle éprouve d'être aimée, et ne jamais non plus laisser croire que la flamme du flambeau pourrait diminuer ou s'éteindre.

Nos lecteurs savent qu'ensuite d'un concours de poésie ouvert dans le courant de l'année par l'Académie des Muses Santones, à Royan (Charante inférieure), M. Alfred Dufour, avocat, a remporté le premier sur 81 concurrents.

Le sujet imposé qui avait pour titre : *Les Baigneuses de Royan*, a été traité par M. Dufour avec infiniment d'esprit et de verve. Avec son autorisation, nous en détachons le fragment qui suit, regrettant que l'exiguité de notre feuille ne nous permette pas de reproduire ce travail dans son entier :

Jadis le nautonnier, sur les plaines humides,
Voyait le fuseau d'or des blondes Néréides
Chatoyer sous la pourpre oblique du soleil,
Tandis que les Tritons, bande capricieuse,
Autour d'elles traçaient d'une ronde joyeuse
Le cercle miroitant dans l'océan vermeil.

Surpris, il regardait de loin le chœur sonore
Sur la vague bondir et rebondir encore,
Tandis qu'au ciel montait Phébus oriental ;
Et la couque marine, à la note profonde,
Mêlait sa plainte sourde au clapotis de l'onde,
Dont leurs jeux répétés ébranlaient le cristal.

Alors le matelot, comme l'antique usage
Le lui dictait, poussait son navire au rivage,
Y cherchait un autel pour honorer les dieux,
L'improvisait peut-être, et, d'une main docile,
Répandant sur un roc le lait, le miel et l'huile,
Modeste sacrifice, offert d'un cœur pieux....